35.3.A.15.3

LE CONCERT RIDICULE, COMEDIE.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

A PARIS,

Chez THOMAS GUILLAIN, à la descente du Pont-neuf, prés les Augustins, à l'Image S. Loüis.

M. DC. XCIV.

Avec Privilege du Roy.

35, 3, A. 15

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Paris le 30. Janvier 1693. Signé, Par le Roy en son Conseil, GAMART. Il est permis à THOMAS GUILLAIN de faire imprimer, vendre & debiter les Oeuvres de Theâtre du Sieur P** pendant le temps de six années, à compter du jour qu'elles seront imprimées pour la premiere fois pendant lequel temps tres-expresses inhibitions & deffenses sont faites à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, de faire imprimer, vendre ni debiter lesdites Pieces de Theâtre d'autre Edition que de celle de l'exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de trois mille livres d'amende, de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interests, & autres peines portées plus au long par lesdites Lettres de Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 4. d'Avril 1693.

Signé, P. AUBOUYN, *Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 8. Juillet 1694.

ACTEURS.

Mad. DE PONTERAN, Veuve.

MARIANE, fille de Mad. de Ponteran.

CLITANDRE, Amant de Mariane.

Mr COURTINET, Procureur.

Mr COURTINET Fils, Advocat, accordé à Mariane.

JAVOTE, Servante de Mad. de Ponteran.

JONQUILLE, Laquais.

L'EPINE, Valet de Clitandre.

LAMOTE, Sergent.

Mr MARTINET, Muſicien.

UN NOTAIRE.

La Scene eſt à Paris, dans la maiſon de Madame de Ponteran.

592

LE CONCERT RIDICULE, *COMEDIE.*

SCENE PREMIERE.

Mad. DE PONTERAN, JAVOTE, JONQUILLE.

Mad. DE PONTERAN.

JOnquille, il y a long-temps que mes gens ont dîné, qu'on mette les chevaux au carosse, Javote.

JAVOTE.

Madame.

Mad. DE PONTERAN.

Ma fille eſt dans ſa chambre, faites-la venir.

JAVOTE.

Eſt-ce pour ſortir avec vous, Madame?

Mad. DE PONTERAN.

Non, je veux luy parler.

JAVOTE.

La voicy.

SCENE II.

Mad. DE PONTERAN, MARIANE, JAVOTE.

Mad. DE PONTERAN.

MAriane, je ſors pour n'eſtre point importunée par je ne ſçay combien de gens qui viendroient encore nous demander nos feneſtres pour voir le feu d'artifice. Vous ſçavez pour qui je les garde, & que ce que nous devons ſigner ce ſoir ne demande point d'Importuns. Qu'en mon abſence on n'ouvre à qui que ce ſoit; ſi Monſieur Courtinet & ſon fils viennent icy avant moy, faites bien les honneurs du logis.

MARIANE.

Je feray, Madame, tout ce que vous m'ordonnez.

Mad. DE PONTERAN.

Ah, ma fille, ma fille : De l'air dont vous le dites, je vois bien que vous n'entrez pas comme il faut dans mes desseins, & que Clitandre vous tient toujours au cœur.

MARIANE.

Mais, Madame, n'est-ce pas assez que je fasse tout ce que vous souhaitez de moy.

Mad. DE PONTERAN.

Non, ma fille, ce n'est pas assez ; & je voudrois que vous le fissiez sans repugnance.

MARIANE.

C'est beaucoup demander, Madame, pour des gens comme Messieurs Courtinet ; vous sçavez qu'un rien les scandilisent, qu'ils prennent toujours de travers toutes les honnestetez que l'on a pour eux, & vous avez esté broüillez je ne sçay combien de fois pour des bagatelles.

JAVOTE.

Il est vray, Madame, que ce sont de vilaines gens. Ils disent par tout que vous les mépriſez, parce qu'ils sont de la Robe,

& que vous eſtes la veuve d'un Colonel.

Mad. DE PONTERAN.

Javote, vous plairoit-il de vous taire.

JAVOTE.

Je ne puis ſouffrir, Madame, qu'on parle mal de vous.

Mad. DE PONTERAN.

Javote....

JAVOTE.

Qu'un Procureur, parce qu'il a trente mille écus à donner en mariage à ſon grand beneſt de fils l'Avocat, oſe publier par tout que Madame de Ponteran eſt la femme de Paris la plus glorieuſe, & la plus vindicative.

Mad. DE PONTERAN.

Javote encore une fois....

JAVOTE.

Ces diſcours peuvent-ils ſe ſuporter d'un Procureur & d'un Avocat

Mad. DE PONTERAN.

Vous tairez-vous.

JAVOTE.

Un Avocat épouſer la fille d'un Colonel.

Mad. DE PONTERAN.

Aprenez, ſotte que vous eſtes, qu'il faut commencer par ce titre pour parvenir aux plus hautes dignitez de la Robe,

& qu'avec trente mille écus....

JAVOTE.

Je ſçais tout cela ; mais ſi le titre d'Avocat, & les trente mille écus, ne ſont accompagnez d'un merite perſonnel, on ne parvient point à des Charges conſiderables, & je ſuis ſeure que voſtre Monſieur Courtinet avec ſon titre d'Avocat, & ſes trente mille écus, ſera toujours Avocat écoutant, & le plus grand beneſt de Paris, c'eſt beaucoup dire.

Mad. DE PONTERAN.

Finiſſons ce diſcours, je vous prie : Il eſt vray, ma fille, que nous avons eſté broüillez ; mais c'eſt pour cela meſme qu'il faut ne rien oublier aujourd'huy pour les bien recevoir. Vous ſçavez en quel état ſont nos affaires, Clitandre ; il eſt vray, c'eſt un fort honneſte homme, & je l'aurois preferé avec plaiſir au fils de Monſieur Courtinet ; mais il n'eſt riche qu'en eſperance, & le Comte d'Orſan ſon oncle, dont il attend de grands biens, tout vieux qu'il eſt, vivra peut-eſtre plus que luy, ce n'eſt pas ce qu'il nous faut. Vous ſçavez ce que je vous ay dit ce matin : en un mot j'ay donné ma parole, & je veux abſolument faire ce ſoir ce mariage ; ſongez bien à ce que je vous recommande. J'en-

tens mon caroſſe ; adieu, je paſſeray chez le Nottaire, je ſeray icy ſur les ſept heures.

SCENE III.

MARIANE, JAVOTE.

MARIANE.

HElas !

JAVOTE.

Qu'avez-vous donc ?

MARIANE.

Juſte Ciel !

JAVOTE.

Vous ne me dites rien, & vous pleurez.

MARIANE.

N'eſt-ce pas t'en dire aſſez.

JAVOTE.

J'entens à peu prés ce langage, mais....

MARIANE.

Ah me voila perduë ! je me verray mariée aujourd'huy à un homme que je hais plus que la mort, & je perds Clitandre pour jamais.

JAVOTE.

Franchement voſtre mere vous jouë là d'un mauvais tour.

MARIANE.

Il mourra de douleur quand il aprendra cette nouvelle.

JAVOTE.

Elle ſera fâcheuſe pour luy.

MARIANE.

Pourquoy partoit-il pour l'armée.

JAVOTE.

Son devoir l'y obligeoit. Croyez-vous eſtre la ſeule à Paris qui ait un Amant en Allemagne? Ah que j'en connois, & qui ne ſont peut-eſtre pas loin d'icy, a qui cette Campagne couſte autre choſe que des ſoûpirs & des larmes? Combien y a-t'il de femmes qui par zele, ſans doute pour le ſervice du Roy, ont eu la generoſité d'aider elles-meſmes à faire les equipages de jeunes Officiers, dont le depart les deſeſperoit. Il eſt vray qu'il leur en revient une aſſez belle reputation, & qu'en recompenſe on appelle aujourd'huy ces femmes là les troupes auxiliaires de l'armée.

MARIANE.

Ah! Javote, le malheur des autres ne me conſole point.

JAVOTE.

En verité vous me faites pitié, & je commence à m'attendrir ; car outre voſtre intereſt, j'y ſuis auſſi pour mon compte plus que vous ne penſez. Clitandre m'avoit promis que s'il pouvoit eſtre aſſez heureux pour devenir voſtre époux, il me marieroit à l'Epine ſon Valet de chambre, & ſur cette eſperance.. Mais auſſi que ne diſiez-vous à voſtre mere que vous ne vouliez point de ce grand jocrice d'Avocat. Qu'eſt devenu cette noble averſion que vous avez toujours euë pour les gens du Palais, & particulierement pour Meſſieurs les Avocats.

MARIANE.

Doucement Javote : Cette averſion n'eſt que pour M. Courtinet ; & ce qui me le rend encore plus haïſſable, c'eſt que par un ſot enteſtement, il ſemble luy-meſme avoir du mépris pour les gens de ſa profeſſion.

JAVOTE.

Il n'eſt pas le ſeul qui a cet enteſtement. J'en connois un qui ces jours paſſez caſſa ſon Secretaire pour avoir un Trompette, & quitta enfin une tres-belle Charge de magiſtrature, pour ſe faire Capitaine de Cavalerie.... Mais on frape.

MARIANE.

MARIANE.

Voy qui c'eſt.

JAVOTE.

Garre Meſſieurs Courtinet.

MARIANE.

Que je ſuis malheureuſe, ah Clitandre, pourquoy partiez-vous !

JAVOTE.

Jonquille, va promptement ouvrir, & referme la porte. Madame, qui diriez-vous que c'eſt ?

MARIANE.

Je ne ſçay.

JAVOTE.

C'eſt l'Epine.

MARIANE.

L'Epine !

JAVOTE.

Ouy le Valet de Clitandre. Je l'ay d'abord reconnu, je le croyois à cent lieuës d'icy, noſtre bon deſtin nous l'envoye. Courage, Madame, voicy du ſecours.

SCENE IV.

L'EPINE, MARIANE, JAVOTE.

JAVOTE.

EH bon jour mon pauvre l'Epine.

MARIANE.

Quelles nouvelles m'aportes-tu de Clitandre.

L'EPINE.

Fort bonnes, Madame. Bon jour Javote.

MARIANE.

Comment ſe porte-t'il?

JAVOTE.

Comment te va?

L'EPINE.

A t'on ſervice. Fort bien, Madame; Mogrébleu de la poſte : Je m'en ſentiray plus de quatre jours.

JAVOTE.

Tu es donc venu en poſte?

L'EPINE.

Belle demande! Les amoureux vont-ils autrement : C'eſt eux qui l'ont inventée.

JAVOTE.

Le pauvre enfant. Eſt-ce pour voir le feu de la Gréve que tu es venu ſi viſte?

L'EPINE.

Diable non. Depuis mon dernier ſejour au Chaſtelet, les ſpectacles de la Gréve ne me divertiſſent plus.

MARIANE.

Ton Maiſtre m'écrit-il?

JAVOTE.

As-tu penſé à moy.

L'EPINE.

Ouy, Javote. Non, Madame.

MARIANE.

Non? qu'as-tu donc à me dire de ſa part?

L'EPINE.

Madame....

JAVOTE.

Que j'ay de joye de te revoir.

L'EPINE.

Je te ſuis obligé.

MARIANE.

Que fait-il donc.

JAVOTE.

Qu'as-tu fait en mon abſence.

MARIANE.

Où l'as-tu laiſſé.

JAVOTE.

M'as-tu toujours eſté fidelle.

MARIANE.

Tu ne me répons point.

JAVOTE.

Tu ne me dis mot.

L'EPINE.

Oh l'une aprés l'autre s'il vous plaist. Je ne puis pas vous contenter toutes deux à la fois. Allons, Javote, contentez-vous.

MARIANE.

Que fait ton Maistre ? où l'as-tu laissé.

L'EPINE.

Pas loin d'icy, Madame.

MARIANE.

Est-il en chemin :

L'EPINE.

Non, Madame.

MARIANE.

Non.

L'EPINE.

Non, il est venu avec moy.

MARIANE.

Avec toy.

L'EPINE.

Ouy, & un de ses Sergens.

MARIANE.

Et quel est le sujet de son voyage.

L'EPINE.

Premierement le desir violent de vous revoir ; car l'amour marche devant tout.

Secondement, quelques centaines de pistoles dont il a besoin ; & troisiémement, certain agrément qu'il veut obtenir de la Cour pour un Regiment qu'il achette.

MARIANE.

Et où est-il à present ?

L'EPINE.

A deux pas d'icy, chez cette Marchande, vostre voisine qui vous faisoit tenir nos lettres, & qui nous envoyoit les vostres.

JAVOTE.

Pourquoy ne vient-il pas ?

L'EPINE.

Nous sommes convenus ensemble, que si je ne l'allois retrouver dans un quart-d'heure, ce seroit une marque que Madame de Ponteran seroit sortie, & qu'il pourroit venir icy en toute seureté ; & moy je me suis avancé pour reconnoistre la place.

JAVOTE.

Ma foy la place s'alloit rendre si le secours ne fust venu ; mais à present, oh nous tiendrons bon.

L'EPINE.

A ce que je void l'allarme est au quartier, & Messieurs Courtinet, sans doute, s'avisent de faire les drosles quand nous n'y sommes pas.

JAVOTE.

Tu l'as deviné.

L'EPINE.

Non, mon enfant, je ne l'ay pas deviné. La voisine chez qui j'ay laissé mon Maître, nous a dit qu'on apreſtoit icy un Concert & un feſtin pour ce ſoir, & que ces preparatifs pourroient bien eſtre pour les nopces de Monſieur Courtinet l'Avocat.

MARIANE.

De qui l'a-t'elle pû ſçavoir?

L'EPINE.

Bon, y a-t'il rien de ſecret dans une maiſon où il y a des Valets, & ſur tout des Servantes? tenez, Madame, ſoit dit en paſſant, les domeſtiques ſe peuvent auſſi peu empeſcher de dire ce qu'ils ſçavent des affaires de leurs Maiſtres, que les Maiſtres de parler de leurs affaires devant leurs Valets, & ... ſi vous m'en exceptez moy..... & Javote, les gens de noſtre façon ſont tout oreilles pour écouter ce qu'on dit, & tout langue pour aller redire ce qu'ils ont ouy.

JAVOTE.

Oh laiſſe-là tes mortalitez, & ſonge que nous aurons bien de la peine à nous délivrer de Meſſieurs Courtinet.

L'EPINE.

Par la sangbleu voila de belles gens pour tenir devant nous. Il faut faire main basse sur ces canailles-là.

JAVOTE.

Tu crois estre encore à l'armée avec ta main basse ; mais nous sommes à Paris, où il faut estre sage.

L'EPINE.

Oh morbleu en ce temps-cy point de quartier.

MARIANE.

Mais, l'Epine, il y a plus d'un quart-d'heure que tu es icy, & Clitandre ne vient point.

L'EPINE.

Vostre impatience est juste, & je vais... Mais on frape à la porte, & ce pourroit bien estre luy.

MARIANE.

Cours Javote, & si c'est Clitandre, que mon Laquais se tienne dehors, & nous vienne avertir lors qu'il verra venir de loin ma mere ou Messieurs Courtinet. Ton Maistre a-t'il esté bien surpris des preparatifs qu'on fait icy pour ce soir.

L'EPINE.

Ah, Madame, cela n'est pas concevable. Sans moy, il se seroit quasi évanoüy

aux pieds de la voiſine ; mais quand elle luy a dit que vous aviez eſté fort triſte toute la matinée, cela l'a un peu réjouy.

SCENE V.

CLITANDRE, MARIANE, JAVOTE, L'EPINE.

CLITANDRE.

AH, Madame, que ce m'eſt une ſenſible joye que l'honneur de vous revoir.

MARIANE.

Je ne vous cele point, Clitandre, que voſtre retour diminuë de beaucoup les chagrins dont je ſuis accablée.

CLITANDRE.

Quoy, Madame, un ſeul jour plus tard je vous perdois pour jamais.

MARIANE.

Helas ! je ne ſçay ſi voſtre preſence n'augmentera point encore ma peine.

JAVOTE.

Hé tréve à vos doleances. Il faut ſonger à prendre des meſures.

CLITANDRE.

Mon pauvre l'Epine je ne ſuis occupé que de mon amour. Songe à nous ſervir, tu es fertile en inventions.

L'EPINE.

A vous parler franchement, Monſieur, depuis que j'ay taſté de la guerre, j'ay laiſſé les fourberies aux gens de Ville, & les voyes de fait me ſemblent plus nobles, & plus expeditives.

CLITANDRE.

Les voyes de fait, comment l'entens-tu?

L'EPINE.

J'entens, Monſieur, que ſans façon il faut venir icy, quand Meſſieurs Courtinet y ſeront, leur faire une bonne querelle d'Allemand, & s'ils ne veulent pas enfiler l'eſcalier de bonne grace, les faire deſcendre doucement par la feneſtre.

CLITANDRE.

Tout doux l'Epine.

L'EPINE.

Pourquoy? voſtre Sergent la Motte eſt venu avec nous, il ne ſera pas difficile à trouver. Il a dîné avec un Muſicien de ſes amis & des miens, qui ſans doute en aplaudiſſant ſes vers, n'aura pas manqué de le faire boire. Le vin & les aplaudiſſe-

mens enflent le cœur de la pluſpart des hommes. Ainſi ſans que vous y paroiſſiez luy & moy, nous nous chargerons de l'expedition.

JAVOTE.

Songes-tu bien que nous ſommes à la Gréve?

L'EPINE.

En effet cela eſt de mauvais augure.

CLITANDRE.

Point de violence. Nous ſommes dans un temps où il ſied bien aux gens d'épée d'eſtre plus moderez que les autres. Garde ta bravoure pour l'armée.

JAVOTE.

Hé, Monſieur, il eſt poltron comme un liévre.

L'EPINE.

Oh, mon enfant, ſi tu m'avois vû faire.... Mais il faut eſtre modeſte.

JAVOTE.

Hé ne perds point de temps en paroles inutiles.

L'EPINE.

Prenons donc des voyes moins perilleuſes, & revenons aux fourberies. C'a dequoy s'agit-il?

JAVOTE.

De rompre ou de differer ce mariage

qui se doit conclure ce soir.

L'EPINE.

Attendez. Si nous supposions une lettre, par laquelle vous manderiez à Mad. de Ponteran, que le vieux Comte d'Orsan, vostre oncle, est mort, aussi bien ne vaut-il guere mieux ; comme elle ne vous prefere, Monsieur l'Avocat, qu'à cause de vostre peu de bien, peut-estre qu'elle pourroit rompre ou differer.

CLITANDRE.

Non, mon oncle n'est qu'à quatre lieuës d'icy, on pourroit s'en informer, j'en perdrois les bonnes graces du Comte ; d'ailleurs je ne puis me resoudre à me servir d'un mensonge.

L'EPINE.

Cependant le mariage se fait ce soir.

JAVOTE.

Ouy vrayment. Le festin est tout prest. On prepare un Concert qui doit servir de prelude aux articles du Contract.

L'EPINE.

Et qui est le fat de Musicien qui fait un Concert pour les nopces de Monsieur Courtinet ?

JAVOTE.

C'est Madame de Ponteran qui le donne ; & ce fat de Musicien est Monsieur

Martinet, qui loge là haut.

L'EPINE.

Quoy ! Monsieur Martinet loge là haut! c'est le Musicien dont je parlois tout-à-l'heure avec qui la Motte s'enyvre. C'est le meilleur de mes amis. Nous avons couché trois ans dans la mesme chambre, & nous nous aimions si parfaitement, que nous estions toujours vestus de la mesme maniere.

JAVOTE.

Quelle livrée portiez-vous?

L'EPINE.

Livrée ! parle mieux. Nous aurions de fort beaux juste-au-corps rouges que nous voulions faire chamarer de galon d'or ou d'argent, mais par malheur pour nous l'or & l'argent furent deffendus, ainsi nous primes un galon de soye.

CLITANDRE.

Hé tréve à toutes tes digressions, & songe à nous servir.

L'EPINE.

J'y songe plus que vous ne pensez, & il me vient une idée qui pourroit bien nous réüssir. Attendez.... ouy.... non.... si.... point du tout.... pardonnez-moy.... la Musique de Monsieur Martinet.... la poësie de nostre Sergent la Motte.... ouy da,

182

da, ouy da... nos Avocats prennent la chevre facilement.

JAVOTE.

Que pretens-tû faire.

L'EPINE.

Il n'eſt queſtion que de broüiller Madame de Ponteran avec Meſſieurs Courtinet.

MARIANE.

Aſſurément.

L'EPINE.

Ils ſont auſſi ridicules que quand nous ſommes partis.

JAVOTE.

Pour le moins.

L'EPINE.

Hé bien, je vous les garantis broüillez dans deux heures.

MARIANE.

Si tu peux en venir à bout...

L'EPINE.

Tenez, Madame, pour recompenſe, je ne vous demande que cette folle. C'eſt faire les choſes à bon marché.

JAVOTE.

Ce maraut, comme il parle.

MARIANE.

Je te la promets.

CLITANDRE.

Mais dis-nous donc au moins...

L'EPINE.

Il faut avant toute choſe m'aſſurer de noſtre Sergent : Il doit eſtre là haut chez Monſieur Martinet, c'eſt un Acteur qui m'eſt abſolument neceſſaire. Sa poeſie me ſera d'un grand ſecours ; attendez-moy un moment, je vay le faire décendre. Il faut que vous l'engagiez à faire ce que je luy diray : mais je croy que je l'entens.

LA MOTTE *derriere le Theatre.*

Adieu Chevalier du bemol.

L'EPINE.

C'eſt luy-meſme. Hé mon camarade un mot.

SCENE VI.

CLITANDRE, MARIANE, LA MOTTE, L'EPINE, JAVOTE.

LA MOTTE.

TE voila donc, mon brave, que fais-tu icy... ah, mon Capitaine, je ne croyois pas avoir l'honneur... ah vertubleu, voila une Deeſſe qui doit faire plus d'incendie à Paris, que la belle Helene n'en fit autrefois à Troye : Je ne m'étonne pas vrayment ſi vous eſtiez ſi preſſé en chemin.

JAVOTE.

Monſieur de la Motte a de l'eſprit.

L'EPINE.

Comment de l'eſprit ? c'eſt le plus grand Poëte de toute l'armée : C'eſt luy qui a fait les Zon, zon, les Griſelidy, les Souvenez-vous-en, & cent autres pieces de cette force qui le rendront immortel.

LA MOTTE.

Tu penſes te railler, mais demande à Monſieur Martinet ſi ce que j'ay fait de

nouveau ſur le depart des gens de guerre ne vaut pas la peine....

L'EPINE.

Je ne raille point.

CLITANDRE.

Monſieur de la Motte, ſeriez-vous homme à rendre ſervice à cette belle perſonne.

LA MOTTE.

Ah ! mon Capitaine, elle peut diſpoſer de ma plume, & de mon épée.

L'EPINE.

L'une nous ſera plus utile que l'autre.

CLITANDRE.

Il me ſemble qu'il a un peu...

L'EPINE.

Oh cela ne fait rien. C'eſt ainſi que je le demande.

JAVOTE.

Comme les yvrognes s'excuſent.

LA MOTTE.

Mon Capitaine croit que j'ay.... Ah, Monſieur, foy de Sergent, ce n'eſt pas par débauche. Mais vous ſçavez que j'eus la fiévre à Philiſbourg, & pour l'empeſcher de revenir je prens...

CLITANDRE.

Quoy ?

LA MOTTE.

Le remede du Medecin Anglois, j'en avale par jour vingt ou trente dozes ; il eſt vray que j'en retranche le Quinquina.

L'EPINE.

Auſſi tu t'en portes mieux. Or ça, nous n'avons point de temps à perdre : Mais j'ay encore beſoin de quelque choſe, & ſi Madame Martinet n'eſt chez elle, il faudra que Javote me donne ce qui nous eſt néceſſaire.

LA MOTTE.

Madame Martinet ? Oh, elle eſt là haut avec pluſieurs Demoiſelles de ſes amies.

L'EPINE.

Voila ce que je demande.

LA MOTTE.

Mais à quoy bon, je te prie...

L'EPINE.

Ne te mets pas en peine : je t'inſtruiray de tout.

JONQUILLE.

Voicy Madame voſtre mere avec Meſſieurs Courtinet.

MARIANE.

Retirez-vous Clitandre.

L'EPINE.

Montons tous chez Monſieur Martinet ;

vous ſerez noſtre corps de reſerve, en cas que nous en ayons beſoin.

CLITANDRE.

En quelles mains ſuis-je obligé de remettre la plus importante affaire que j'aye au monde, un Valet, un Muſicien, & un Sergent poëte?

L'EPINE.

Oh, Monſieur, n'offençons perſonne.

MARIANE.

Sortez donc, Clitandre, que ma mere ne vous trouve point icy.

L'EPINE.

Sortons. Vous, Madame, ne témoignez aucun chagrin, & repoſez-vous ſur mes ſoins.

MARIANE.

Il me ſemble, Javote, que ma mere revient bien-toſt.

JAVOTE.

Cela n'eſt pas difficile à comprendre. Clitandre vous quitte, & fait place à Monſieur Courtinet: Les gens qui s'oppoſent à nos deſirs ne viennent jamais trop tard. Mais les voicy.

SCENE VII.

Mrs COURTINET pere & fils, Mad. DE PONTERAN, JAVOTE, MARIANE, JONQUILLE.

Mr COURTINET pere.

EN verité, Madame, nous avons eu bien de la peine à gagner voſtre logis.

Mr COURTINET fils.

Il eſt vray, Madame, que pour nous aprocher de vous, il a fallu paſſer ſur le ventre à la canaille qui eſt dans la place.

MARIANE.

Je vous ſuis bien obligée Monſieur.

Mad. DE PONTERAN.

Enfin nous y voicy. Qu'on avertiſſe Monſieur Martinet. Si Monſieur n'avoit pris la peine de deſcendre, nous ſerions encore à deux cens pas d'icy.

Mr COURTINET.

L'impatience où j'eſtois, Madame, de comparoiſtre devant une ſi charmante

perſonne, m'a fait ſauter du caroſſe pour faire ouvrir le paſſage à nos chevaux. Quelques coups de canne ont eſté délivrez par mon bras ſur les épaules de pluſieurs inſolens qui ne connoiſſent pas les gens de qualité ſous le manteau.

JAVOTE.

Que ne preniez-vous voſtre habit de Cavalier, vous leur auriez imprimé plus de reſpect.

Mr COURTINET fils.

Je le voulois bien auſſi; mais mon pere n'a pas voulu.

Mr COURTINET pere.

Quand il eſt queſtion de ſigner un Contract de mariage, on ne ſçauroit eſtre trop modeſtement veſtu.

Mr COURTINET fils.

Je me moque de la modeſtie, pourveu que j'aye le bon air.

Mr COURTINET pere.

Il eſt vray, Madame, que mon fils eſt encore mieux fait en habit d'épée. Je voudrois que vous le viſſiez à noſtre Campagne, vous le prendriez pour un petit General d'armée,

JAVOTE.

Ou pour un deſerteur de Milice.

Mr COURTINET fils.

Franchement cet equipage cy ne me plaiſt guere.

JAVOTE.

Et comment faites-vous donc quand vous avez voſtre robe ſur le corps.

Mr COURTINET fils.

Ho je ne la porte que pour aller au Palais ; & ſi quand je marche par la Ville, on ne me prend pas pour un Avocat, non ; Je paſſe par des ruës où je ne ſuis pas beaucoup connu, & je me fais porter ma robe ; il n'y a qui que ce ſoit qui ne me prenne tout au moins pour un Conſeiller.

JAVOTE.

On apelle cela ſe faire porter la queuë *incognito*.

Mr COURTINET fils.

Mais Madame me paroiſt bien réveuſe.

MARIANE.

Point du tout.

Mr COURTINET fils.

Ho je voy bien que cy : mais quand vous aurez entendu lire les clauſes de noſtre Contract de mariage, comme nous venons de faire avec Madame voſtre mere, & que vous y verrez en quels termes ſont ſtipulez les avantages matrimoniaux

dont on y fait mention, peut-estre que vous perdrez cette taciturnité qui se denote sur vostre front, & que vous remarquerez par le stile élegant du Conseiller Gardenotte, que le feu dont je me sens brûler pour vous ne peut estre plus violent.

JAVOTE.

Voila une declaration d'amour sur du papier timbré.

MARIANE.

Je suis bien redevable à toutes vos bontez.

Mr COURTINET fils.

Ho cela n'est rien encore. Vous en verrez bien d'autres quand nous serons mariez.

Mad. DE PONTERAN.

Voicy Monsieur Martinet.

SCENE VIII.

Mr MARTINET, Mrs COURTINET, Mad. DE PONTERAN, MARIANE, JAVOTE.

Mr MARTINET.

ON vient de m'avertir, Madame, que vous n'attendiez plus perſonne; quand il vous plaira je feray entendre à ces Meſſieurs le Concert que vous m'avez dit de leur preparer.

Mr COURTINET.

En verité, Madame, voila qui eſt trop galant. Un Concert, c'eſt ſurprendre les gens de la maniere du monde la plus agreable.

Mad. DE PONTERAN.

Ne vous attendez, je vous prie à rien d'extraordinaire, quelque habile que ſoit Monſieur Martinet, ce n'eſt que pour vous deſennuyer en attendant le Feu d'artifice & le Notaire.

Mr MARTINET.

Mon habileté, Madame, n'entre icy

pour rien. Vous ſçavez que ce que je fais chanter ordinairement n'eſt pas de ma compoſition.

Mr COURTINET.

Comment, Monſieur, vous aprouvez celle des autres ?

Mr MARTINET.

Ouy, Monſieur, quand elle eſt bonne, & vous en jugerez par le choix que j'ay fait de quelques airs des feſtes de l'Amour & de Bachus.

Mr COURTINET.

Voila qui eſt extraordinaire.

Mr MARTINET.

Extraordinaire tant qu'il vous plaira, c'eſt ma methode. Il eſt vray que pour donner quelque eſpece de nouveauté à mes Concerts, je fais changer aſſez ſouvent les paroles, comme vous allez entendre : mais ſans alterer la Muſique de cet illuſtre Maiſtre que nous avons trop toſt perdu, ſur, comme je le ſuis, que ſes chants ſeront toujours admirez, & que les vers que je fais faire ne peuvent eſtre guere plus mauvais que ceux de certains Opera.

Mr COURTINET.

Vous eſtes le ſeul à Paris de voſtre eſpece.

Mr MARTINET.

Mr MARTINET.

Voicy tout mon monde. Qu'on aporte icy le claveſſin.

SCENE IX.

Mad. DE PONTERAN, Mrs COURTINET, Mr MARTINET, MARIANE, JAVOTE; LAMOTTE & L'EPINE en filles.

Mr MARTINET.

MAdame, voila deux Demoiſelles qui viennent pour ſe preſenter à l'Opera. Elles n'ont pas la voix extremement belle; mais elles connoiſſent le chant, & je ne doute pas qu'elles ne ſoient receuës.

Mad. DE PONTERAN.

Il me ſemble qu'elles ne ſont pas aſſez bien faites pour s'y expoſer.

Mr COURTINET fils.

Les roſſignols ne ſont pas beaux, Madame; & d'ailleurs leur reception ne dépend que du protecteur qu'elles choiſiront.

Mad. DE PONTERAN.

Des ſieges.

Mr COURTINET.

Ne ſerez-vous point bien ſurpriſes; Meſdemoiſelles, quand il vous faudra chanter devant tant de monde; pour moy je tremble quand je ſuis obligé de parler à l'Audiance.

L'EPINE.

Ce n'eſt pas la premiere fois, Monſieur, que j'ay paru en public. Je ſors de l'Opera de Lion, où je puis dire, ſans vanité, que j'eſtois adorée.

Mr COURTINET fils.

Pourquoy l'avez-vous quitté.

L'EPINE.

Monſieur, je ſuis bien aiſe de me faire connoiſtre à Paris.

Mr COURTINET fils.

Mais eſtes-vous ſeure d'y eſtre autant adorée.

L'EPINE.

Vous attaquez ma modeſtie.

Mr COURTINET fils.

Il y a un certain manege à ſçavoir pour s'attirer des partiſans.

L'EPINE.

Ha pour cela, Monſieur, je n'ay que faire de leçons. Je feray icy ce que j'ay

fait à Lion. Je tascheray de mettre le Theatre dans mes interests. En entrant sur la Scene, je marcheray sur le pied à l'un, je pinceray l'autre : je prendray des airs innocens & enjoüez. Je flatteray celuy-là. Je seray en un mot un vray petit lutin dans les coulisses. Je feray par mes regards la reveuë des loges & de l'amphitheatre, & par de tendres œillades j'iray relancer jusqu'au paradis & dans le fond du parterre tous ceux que je jugeray ne me pouvoir refuser le brou haha. Ce brou haha me fera rougir. Alors j'affecteray une maniere de pudeur qui me siéra fort bien. Je me détourneray avec un air panché, & je mettray negligemment ma main ou mon éventail sur mon visage.

Mr COURTINET.

Elle a toute la mine de le faire comme elle le dit.

Mr COURTINET.

Et vous, Mademoiselle, aurez-vous aussi le courage...

LA MOTTE.

Du courage, Monsieur ? Par la sang-bleu il faut bien que nous en ayons.

L'EPINE.

Es-tu fou ?

Mad. DE PONTERAN.

Comme cette fille parle.

LA MOTTE.

Monsieur, je ne chante que dans le corps.

L'EPINE.

Elle veut dire dans le chœur.

LA MOTTE.

Et je seray toujours bien escortée quand on me détachera.

L'EPINE.

Elle entend par là, qu'elle chantera quelquefois en triomphe.

Mad. DE PONTERAN.

Allons, Monsieur Martinet, faites commencer s'il vous plaist.

On jouë une ouverture, aprés laquelle

LA MOTTE chante

Sur la Scene de l'Opera des festes de l'Amour & de Bachus. Icy l'ombre des ormeaux donne un teint frais aux herbetes.

La disette des chapeaux
Donne un teint pâle aux coquettes;
Officiers vieux & nouveaux
Négligeant leurs amourettes,
Se rangent à leurs drapeaux.

Prenez, Philis, vos cornettes;
Remettez vos vieux manteaux,
Vous n'aurez que les fleurettes
Des Abbez & des Courtauts.

Mr COURTINET.

Madame.

Mad. DE PONTERAN.

Monsieur Martinet.

Mr COURTINET.

Allons, Mademoiselle, à vous.

L'EPINE.

Je vay chanter épouventablement mal, car je n'ay point de corps.

Il chante.

Certains Avocats nigauds
Fatiguent par leurs sornettes;
Ils sont riches, mais si sots,
Que les plus minces grisettes
Se moquent de ces badauts.

Prenez Philis vos cornettes, &c.

Mr COURTINET.

Que veut dire cecy?

LA MOTTE.

Paris n'est qu'un Village,
Voicy le temps
Que la guerre a chassé la fleur de nos galans;
Que nous reste-t'il en partage?

L'EPINE.

Procureurs, Avocats, l'ennuyeux assemblage!

Mr COURTINET.

Quoy les Procureurs auſſi Madame?

Mad. DE PONTERAN.

Monſieur Martinet.

LA MOTTE.

Pour moy je n'y ſçaurois ſonger
Sans m'affliger,
Et comment faire,
Ah ! c'eſt ma chere
Pour enrager.

L'EPINE.

Ce malheur nous doit rendre ſages,
Laiſſe venir un autre temps.

LA MOTTE.

Pour nous vanger de ces viſages,
A cet hyver je les attens.

Mr COURTINET.

Mon fils on nous jouë.

Mr COURTINET.

Je croy que vous avez raiſon. On ſe moque icy de nous.

L'EPINE.

Hé, Monſieur, ne vous chagrinez point; cette raillerie n'eſt faite qne pour certains Avocats & certains Procureurs.

Mr COURTINET.

Ah, c'en eſt trop.

Mad. DE PONTERAN.

Monſieur Martinet, finiſſez voſtre Con-

cert, je vous prie... Messieurs, je vous demande mille pardons...

Mr COURTINET.

Chez vous, Madame, chez vous?

Mad. DE PONTERAN.

Soyez persuadez, je vous prie...

Mr COURTINET fils.

Nous traiter de visages.

Mad. DE PONTERAN.

C'est une piece qu'on me fait assurément.

Mr COURTINET.

Hé, Madame, encore une fois, nous avons des yeux & des oreilles.

Mad. DE PONTERAN.

Vous pouvez m'en croire, puisque je vous le dis. Je suis au desespoir.

Mr COURTINET.

Nous n'avons que faire de vos excuses.

L'EPINE.

Vous plaist-il qu'on recommence.

Mr COURTINET.

Monsieur allons-nous-en, elles nous vont encore chanter poüille.

Mr COURTINET.

Allons, je merite bien le tour qu'on me jouë, puisque j'ay esté assez fou pour remettre le pied chez vous.

Mad. DE PONTERAN.

Si vous voulez m'écouter, vous verrez que je n'ay aucune part...

Mr COURTINET.

Hé nous vous connoiſſons il y a long-temps. Ce n'eſt pas la premiere fois qu'on nous traite mal chez vous.

JAVOTE.

Dieu veüille que ce ſoit la derniere.

Mad. DE PONTERAN.

Ho bien, Meſſieurs, croyez tout ce qu'il vous plaira.

Mr COURTINET.

Ouy, Madame, nous croirons ce qu'il faut croire. Allons ſortons, & renonçons pour jamais à l'alliance de gens qui ſe moquent de nous.

Mad. DE PONTERAN.

Oh pour cela vous me faites plaiſir.

JAVOTE *à Mr Martinet qui ſort.*

Bon, allez avertir Clitandre.

Mr COURTINET fils.

Par la ſang bleu, Madame, vous irez chercher vos viſages où bon vous ſemblera.

JAVOTE.

Ils s'en vont Madame.

Mad. DE PONTERAN.

Qu'ils faſſent tout ce qu'ils voudront;

mais je veux ſçavoir abſolument d'où cecy peut venir. Je ne ſuis pas dupe, & ces Demoiſelles ne ſortiront point d'icy que je ne ſçache la verité.

L'EPINE.

Madame, on nous attend pour une repetition.

Mad. DE PONTERAN.

Je me moque de vos repetitions, hola quelqu'un. Où donc eſt allé Monſieur Martinet.

LA MOTTE.

Vous ſerez cauſe, Madame, qu'on me mettra en arreſt.

Mad. DE PONTERAN.

Laquais ne laiſſez point ſortir ces femmes.

SCENE X.

Mad. DE PONTERAN, LE NOTAIRE; MARIANE, JAVOTE, LA MOTTE, L'EPINE, & LES LAQUAIS.

LE NOTAIRE.

VOicy, Madame, le Contract prest à signer. Où sont donc Messieurs Courtinet.

Mad. DE PONTERAN.

Ah, Monsieur, ils sortent d'icy dans une colere horrible, & moy-mesme je ne me connois pas: mais je veux estre éclaircie. Javote allez querir un Commissaire.

SCENE DERNIERE.

CLITANDRE, Mad. DE PONTERAN, LE NOTAIRE, MARIANE, JAVOTE, LA MOTE, L'EPINE, LES LAQUAIS.

CLITANDRE.

NOn, Madame, il n'eſt pas neceſſaire, & je vous livre le coupable.

Mad. DE PONTERAN.

Que vois-je, Clitandre en ces lieux.

LE NOTAIRE.

Clitandre !

CLITANDRE.

Vous ſçavez mon amour, Madame; faut-il vous en dire davantage.

Mad. DE PONTERAN.

Que je ſuis ſurpriſe.

LE NOTAIRE.

Quoy ! vous eſtes Monſieur Clitandre.

CLITANDRE.

Ouy, Monſieur. En arrivant ce matin, j'ay apris que vous donniez ce ſoir voſtre fille à Monſieur Courtinet.

LE NOTAIRE.

Clitandre, neveu du Comte d'Orſan.

CLITANDRE.

Ouy, Monſieur, cette nouvelle m'a mis dans un deſeſpoir ſi terrible...

LE NOTAIRE.

Vous n'avez donc pas receu certain paquet....

CLITANDRE.

Hé non, Monſieur. Enfin, Madame, je me ſuis cru tout permis pour me conſerver l'objet de mon amour.

LE NOTAIRE.

Ce paquet eſt pourtant de grande conſequence pour vous.

CLITANDRE.

Soit, Monſieur. Mais ſi mes gens ont eſté aſſez malheureux pour outrer la choſe....

LE NOTAIRE.

Le Comte d'Orſan en mourant me l'avoit bien recommandé.

CLITANDRE.

Que dites-vous ?

Mad. DE PONTERAN.

Qu'entens-je.

LE NOTAIRE.

Je vous envoyois par ſon ordre l'extrait de ſon teſtament.

CLITANDRE.

CLITANDRE.

Mon oncle eſt mort !

LE NOTAIRE.

Ouy, depuis quatre jours.

CLITANDRE.

Oh Ciel !

LE NOTAIRE.

Ne vous affligez point, il vous laiſſe dix mille livres de rente pour vous conſoler.

L'EPINE.

Bonne conſolation.

CLITANDRE.

Si quelque choſe peut adoucir le chagrin de cette perte, eſt de vous ſeule, Madame, que je dois l'attendre.

Mad. DE PONTERAN.

Ouy, Clitandre, je vous donne ma fille, Meſſieurs Courtinet s'en ſont rendus indignes par le peu d'égards qu'ils ont eus à toutes les honneſtetez que je viens de leur faire ; mais ſur tout n'ayez plus de commerce avec ces Demoiſelles.

L'EPINE.

Plus de commerce, Madame ? qui voulez-vous donc qui l'habille, & qui luy paigne ſa perruque.

LA MOTTE.

Qui luy fera ſes recruës ſi ce n'eſt moy ?

JAVOTE.

Madame, il faut tout pardonner. Cette Demoiſelle eſt ſon Valet de chambre, & l'autre eſt ſon Sergent.

LA MOTTE.

Allons, Madame, une amniſtie generale.

L'EPINE.

N'eſtes-vous pas bien-heureuſe que nous vous ayons délivrée de ce vilain Avocat ?

Mad. DE PONTERAN.

J'oublie tout ce qui s'eſt paſſé.

L'EPINE.

Ce n'eſt pas aſſez. Il me faut une recompenſe. Javote m'adore. Je croy que je ne la hay pas, donnez-la moy, s'il vous plaiſt.

Mad. DE PONTERAN.

Il y a trop d'intelligence entre vous pour te la refuſer.

L'EPINE.

Grand mercy.

Mad. DE PONTERAN.

Montons dans mon cabinet pour dreſſer un autre Contract.

LA MOTTE.

Et moy n'auray-je rien.

JAV'OTE.

Vien manger ta part du ſouper preparé pour Meſſieurs Courtinet, & nous verrons enſuite enſemble le Feu d'artifice.

LA MOTTE.

Je ne ſeray pas le plus mal partagé.

FIN.